

ADRESSE DES JEUNES RELIGIEUX DOMINICAINS DU COLLÉGE GÉNÉRAL DE S. JACQUES, A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

NOSSEIGNEURS,

DANS ces temps d'eſpérance & de crainte, où l'Europe entiere a les yeux fixés ſur vos immenſes travaux, au moment où vous balancez les intérêts du premier Empire de l'univers, & où la France raſſurée par vos efforts, contemple déjà ce nouvel ordre qui réſulte de vos lumieres & de la ſageſſe de vos Décrets; ſeroit-ce préſomption, ſeroit-ce confiance, de ſolliciter encore l'influence de vos regards ſur une cauſe qui, malgré les dehors de perſonnalité qu'elle préſente, réclame cependant votre juſtice & vos méditations les plus profondes, ſi d'abord vous impoſez ſilence aux préjugés de l'opinion générale, & aux anathêmes peu fléchis de la multitude?

Vous le ſavez, Noſſeigneurs, les voûtes auguſtes du ſanctuaire où vous êtes raſſemblés pour le ſalut de la France, ont retenti quelquefois des réclamations odieuſes de certains Religieux indiſcrets. Trop ſouvent pour émouvoir votre ſenſibilité bienfaiſante, ou pour dérober aux yeux de la Religion les ſentimens impurs d'une coupable apoſtaſie, ces hommes infideles & téméraires ont emprunté le maſque enchanteur du déſintéreſſement & du patriotiſme. Par cette feinte, ils ont ravi des éloges, parce que les Repréſentans d'une Nation généreuſe applaudiſſent à tout ce qui reſſemble aux nobles ſentimens qui les animent, & que ſans être obligés de porter la lumiere dans le ſecret des cœurs, ils rempliſſent leurs devoirs envers la Partie, en recevant les offrandes volontaires de ſes enfans, & en travaillant à les rendre heureux. Mais, ſi des hommes, qui foulent aux pieds les titres dépoſitaires de leurs engagemens, & qui ne rougiſſent point d'abjurer des promeſſes faites à l'Eternel, parviennent à faire entendre leurs voix au milieu de vous, Noſſeigneurs, ſi dans le délire qui les anime, ils profitent du monſtrueux avantage d'immortaliſer leur honte, & de la tranſmettre avec le ſouvenir de leur infidélité dans les faſtes de la régénération qui ſe prépare; pourquoi ceux que des ſentimens plus nobles inſpirent, craindroient-ils de s'élever au-deſſus d'une timidité trop ordinaire à leur âge, & d'expoſer aux yeux d'une Nation bienfaiſante des vœux plus dignes de ſes éloges & de ſon attention?

Duffions-nous nous égarer dans notre confiance, il eft beau de fe perdre dans le cœur généreux des François ; ainfi nous y dépoferons & nos craintes & nos allarmes, nous éléverons la voix contre cette opinion fauffe & injuftement répandue, que les Cloîtres aujourd'hui ne renferment que des victimes qui mordent, en frémiffant, leurs fers, ou des efclaves qui les brifent par une conduite oppofée à leurs engagemens. Nous demanderons, en fuppliant, qu'on refpecte les nôtres, & fi nous n'avons le bonheur de recueillir l'accompliffement de nos fouhaits, les remords, du moins, n'accompagneront pas notre difgrace, nous nous ferons féparés de la foule des prévaricateurs, & la jeuneffe de Dominique ne fera point comptée parmi les noms de ceux qui fe taifent par indifférence, ou qui nourriffent dans leurs ames de coupables defirs. Nos ennemis, il eft vrai, infulteront à notre douleur, & dans l'ivreffe de leur triomphe ils étaleront un trophée de plus ; mais ce trophée deviendra celui de leur honte, parce qu'il atteftera notre fidélité à nos promeffes, & notre confiance en votre protection.

Eh ! pourquoi, en effet, anticipant fur nos craintes, aimerions-nous à groffir nos malheurs ? Pourquoi dans ce Décret qui dévoue les établiffemens Religieux à une ftérilité qui n'eft peut-être que paffagere, verrions-nous les fignes avant-coureurs d'un anéantiffement fans retour ? Et s'il eft permis d'appeller vos

regards ſur le tendre objet qui cauſe nos allarmes ; pourquoi l'Inſtitut que nous profeſſons, cet Ordre, le berceau de tant d'hommes illuſtres, n'offriroit-il bientôt à notre reconnoiſſance qu'un amas confus de ruines, ou des tronçons épars frappés d'un anathême éternel ? François ! quel eſt donc notre crime, & par quels titres plus long-temps vénérables pourrions-nous invoquer un traitement moins rigoureux ? Voulez-vous des monumens qui atteſtent notre utilité & nos services ? Interrogez les cendres de nos Peres, fouillez vos bibliotheques, & jugez s'il eſt un Ordre qui ait mieux mérité ou de la Religion ou de l'Etat. Cherchez-vous des témoins appréciateurs de nos dépouilles, ou dépoſitaires de notre déſintéreſſement ? Jettez les yeux ſur nos murailles antiques, avec bien d'éloquence elles vous diront, que toujours parmi nous ce déſintéreſſement fut héréditaire, & que cependant ces enceintes ruineuſes ont fourni, dans des temps plus heureux, à nos Rois des guides fideles, aux Egliſes de véritables Pontifes, aux écoles de grands maîtres, aux ſciences & aux arts des lumieres & leurs plus ſolides appuis.

Ce n'eſt pas, Noſſeigneurs, que, raſſurés par le mérite de nos ancêtres, nous prétendions nous inveſtir d'une gloire qui leur eſt propre, & oppoſer aux coups qui nous menacent, les lambeaux ſurannés d'une réputation qui n'eſt plus. En éclairant l'opinion populaire, vous avez ſur-tout donné à la France cette

importante leçon, que plus un nom eſt grand, plus il couvre de honte celui qui n'en retrace pas les vertus. Ainſi nous le dirons ſans déguiſement, l'Inſtitut que nous profeſſons a éprouvé, comme tant d'autres, l'inſtabilité des choſes humaines : établi dans notre France, il en a partagé les malheurs; mais au milieu de ſes pertes, il conſerve, comme elle, le principe fécond de ſon ancienne gloire, & le germe précieux de ſa régénération. Cette régénération, Noſſeigneurs, peut devenir votre ouvrage, pourquoi lui préféreriez-vous un néant? Le préjugé, il eſt vrai, ne nous eſt point favorable, mais vous êtes aſſemblés pour les abolir tous. Vous créez en ce moment l'eſtime publique, vous maîtriſez les opinions, & ſans doute que rendre à un Corps Religieux ſa ſplendeur premiere, ſeroit un ouvrage bien digne d'être aſſocié à celui de vos mains, & dans les monumens qui atteſteront votre gloire, il peut devenir un prodige de plus. La Patrie, direz-vous, demande des ſacrifices. . . . . . Des ſacrifices! Oui, mais jamais des parjures. Eh quoi! il nous reſte un ſeul bien, c'eſt le deſir de garder nos promeſſes, & de concourir par nos efforts au ſervice de la Religion & de l'Etat; ce noble ſentiment pourroit-il être l'objet d'un ſacrifice? Faudroit-il l'immoler, lui qui doit animer tous les autres, & nous ſuivre au-delà du tombeau? Eh bien! ce ſentiment, il s'affoiblit, Noſſeigneurs, il s'échappe, il perd ſon énergie, ſi vous briſez nos liens, ſi vous

changez nos loix, si vous divisez nos efforts. Que dis-je ! par-là, vous livrez nos consciences aux allarmes, les inquietudns s'emparent de nos cœurs, & il n'est plus de véritable paix parmi nous : car enfin, vous pouvez bien, puissans Législateurs & savans politiques, conserver ou détruire, à votre gré, notre corporation; mais nos engagemens, ces vœux que nous avons déposé dans le sein de Dieu même, & qui portent le caractere de ses immuables perfections, tandis qu'autour de nous tout change, & que tout nous échappe, seuls ils nous restent, ils nous obligent, ils nous pressent, & néanmoins dans la mer orageuse du siecle tout s'oppose à la volonté de les accomplir.

Français ! au milieu du bonheur que vous préparez à la Patrie, n'éprouverions-nous que des revers ? Faut-il que parmi les enfans d'une si tendre mere, les uns soient comblés de caresses, & les autres versent des pleurs ? L'éducation vous demande des Maîtres, l'Evangile des Apôtres, la Religion de savans défenseurs. De tout temps ce furent-là nos titres héréditaires, nos possessions uniques, nos plus chers trésors.

Ainsi, sur le penchant de sa ruine, notre Ordre, ce grand Corps, peut rappeler son ancienne vigueur, il peut servir l'Etat, il veut vous être utile; pourquoi, dans le temps où nous vivons, un desir aussi noble devroit-il se perdre & s'abîmer sous des monceaux de ruines ? Il ne nous faut qu'un regard, & ce regard va ranimer l'esprit de nos peres; il détrompera les peu-

ples, & vous aurez donné à nos ennemis cette utile leçon, que pour conserver ou détruire, vous n'interrogez pas leur haine ; qu'il n'est pas vrai que de nos jours l'unique raison de cesser d'être, est celle d'avoir long-temps été, & qu'il est un talent bien digne des génies sublimes, celui de triompher des prestiges de l'opinion, de vaincre les grands obstacles, de dessiller les yeux, de ravir tous les cœurs.

Par vos très-humbles & très-obéissaus serviteurs les jeunes Religieux Dominicains, étudians au College général de S. Jacques, aggrégé à l'Université de Paris.

F. LOUIS PERRIN, *Clerc.*

F. ETIENNE VAROUD, *Clerc.*

F. JEAN-MARIE DUPUY, *Clerc.*

F. JEAN-BAPTISTE BOUVIER, *Clerc.*

F. CHARLES MOURONVAL, *Clerc.*

F. CLAUDE GUILLET, *Clerc.*

F. DOMINIQUE BAUDRAN, *Clerc.*

F. JEAN-LOUIS GAILLARD, *Clerc.*

F. FABIEN MARCHAND, *Clerc.*

F. HENRI-JOSEPH ALLARD, *Clerc.*

Veuve DESAINT, Imprimeur, rue de la Harpe, au-dessus de l'Eglise S. Côme, n°. 133.